

Leo the Last ' 1970
Le regard du prince
Grande-Bretagne, 1970,104 minutes

Luc Chaput

Number 209, September–October 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48800ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chaput, L. (2000). Review of [*Leo the Last ' 1970 : le regard du prince / Grande-Bretagne, 1970,104 minutes*]. *Séquences*, (209), 18–18.



L'expression par la forme

Leo the Last 1970

Le regard du prince

« **L**eo the Last : chez John Boorman, ce sont vraiment les images qui portent le poids de sa pensée. On avance en regardant et l'œil est ravi. Il faut le dire hautement, Boorman exprime tout par la forme. On ne comprend pas que ce film, d'une qualité exceptionnelle, n'ait pas supplanté le vulgaire M*A*S*H au palmarès. »

Dans son compte rendu du Festival de Cannes du numéro 62, le directeur-fondateur de *Séquences*, Léo Bonneville, parlait en ces termes élogieux de ce film qui aurait pu apporter, selon certains chroniqueurs, la troisième Palme d'Or à la Grande-Bretagne, après *Blow Up* et *If...*, et avant *Accident*, et qui mérita de fait à Boorman le Prix de la mise en scène. Je ne suis toutefois pas d'accord avec monsieur Bonneville en ce qui a trait à M*A*S*H, qui demeure pour moi un très grand film, jouant d'ailleurs comme *Leo* sur la différence entre le son et l'image.

En exil à Londres, Leo, prince héritier d'une contrée européenne maintenant sous le joug communiste, revient après un séjour en clinique dans sa maison de style géorgien située dans un cul-de-sac de Notting Hill, bien avant la *gentryfication* constatée dans le récent film *Notting Hill*, de Roger Michell, mettant en vedette Julia Roberts. Son entourage est composé de personnages qui apparaîtront de plus en plus comme des rapaces pendant que ce placide ornithologue qui connut les Galapagos, source d'inspiration de la théorie de l'évolution de Charles Darwin, finira, comme le Candide de Voltaire, par cultiver son jardin ou, plus exactement, par se préoccuper de sa rue. Tout le film est construit sur ce regard que Leo l'ornithologue pose sur ces drôles d'oiseaux qui l'entourent. Il s'intéresse à Roscoe parce qu'il capture un oiseau au filet sur un toit. Il voit les diverses tractations qui se passent dans sa rue, cette rue où il est propriétaire des immeubles, sans le savoir puisqu'on le maintient dans un cocon.

C'est par le regard qu'il sortira de ce cocon en sortant tout d'abord de sa chambre, puis de sa maison pour aller à la rencontre des gens, en tuant même un par bonté. Le scénario de John Boorman et Billy Stair retrouve des échos de *L'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht et de Kurt Weill dans cette fable, commentaire ironique sur le mélange des cultures dans le Londres de l'époque des Beatles et des Rolling Stones. Pour John Boorman, l'acteur le plus important du point de vue de la collaboration a été Vladek Sheybal, qu'il avait remarqué dans le rôle du pianiste dans *Kanal*, (*Canal*)

d'Andrzej Wajda. Il avait besoin de cet acteur pour ancrer du côté de l'Europe centrale ce récit où même Saragosse, ville espagnole, se trouve mythifiée en pays dont le prince et Laszlo sont exilés. « Chacun dans le film a son Saragosse, ce sont tous des étrangers, des exilés, des gens qui, d'une façon ou d'une autre, ont été dépossédés, » répondait John Boorman à une question de Michel Ciment, dans *Boorman, un visionnaire en son temps*, Paris, Calman-Lévy, 1985, p. 107.

Marcello Mastroianni, qui ne parlait pas anglais quand il a tourné ce film, y donne une interprétation lunaire très différente de celle qu'il propose dans *Dramma della gelosia, tutti e particolari in cronaca* (*Drame de la jalousie*), d'Ettore Scola, pour laquelle il gagnait le prix d'interprétation à Cannes la même année. Peut-être le jury a-t-il aussi pris en considération ce *Leo* dans sa décision. Le travail de Peter Suschitzky à la caméra, avec ces couleurs grises et bleu-tées travaillées souvent en longue focale, donne au moins une très grande scène, celle du bain que Leo et ses amis prennent dans une piscine afin de retrouver dans ce liquide leurs sentiments perdus. Le ballet de ces chairs flasques se mouvant sous l'eau a un caractère ironique que souligne la réponse de Leo à la question « Comment vous sentez-vous ? » : « Mouillé surtout ! »

Luc Perreault, dans *La Presse* du 31 octobre 1970, écrivait : « Ce qui est bizarre dans ce film, c'est le fait que ses qualités purement cinématographiques viennent affecter négativement son caractère politique. En choisissant la fable, Boorman a en effet pris le risque d'atténuer considérablement la portée immédiate de son message. » Le message ne passera pas puisque le film connaîtra un échec commercial. Cet insuccès de *Leo the Last* amène le divorce entre Boorman et ses producteurs Irwin Winkler et Robert Chartoff, qui avaient aussi collaboré à *Point Blank*. Ces derniers se tourneront de plus en plus vers des produits de consommation courante, tels que la série des *Rocky*. Boorman, quant à lui, continuera d'étudier la place de l'homme dans la société ainsi que le lien entre nature et culture, que ce soit dans *Deliverance*, *Excalibur* ou *The Emerald Forest*. »

Luc Chaput

Grande-Bretagne 1970, 104 minutes — Réal. : John Boorman — Scén. : John Boorman, William Stair, d'après la pièce de Georges Tabori, *The Prince* — Photo : Peter Suschitzky — Mont. : Tom Priestley — Mus. : Fred Myrow — Son : Jim Atkinson — Déc. : Tony Woolard — Cost. : Joan Woolard — Int. : Marcello Mastroianni (Leo), Glenna Forster Jones (Salambo), Billie Whitelaw (Margaret), Calvin Lockhart (Roscoe), Vladek Sheybal (Laszlo), David de Keyser (David), Graham Crowden (Max) — Prod. : Irwin Winkler, Robert Chartoff.